

Groupe de lecture du 23 septembre 2021

Marie-Françoise
Andrée
Laure
Laurence
Marie-Claire
Marion
Martine
Michèle
Nancy

Réunion portant sur l'article de Michèle Grosclaude dans Clinique du Vieillir, dirigé par Jean-Marc Talpin, et Vieillesse oblige de Paule Giron.

Marie-Françoise ouvre la séance en proposant un tour de parole....

Martine donne rapidement des nouvelles de Old'Up, disant qu'après un été où tout le monde s'est éloigné les uns des autres, l'association repart très vite et dans tous les sens, y compris la question d'un ou d'une présidente.

Le développement territorial avance et le Comité Scientifique, avec ses nouveaux co-présidents, va se réunir pour relancer de nouvelles recherches actions. « L'immersion dans les Ehpad », le Numérique et tout ce qui concerne l'Enquête pendant le confinement sont en voie d'achèvement d'ici à la fin de l'année.

Pour la suite, il y a plusieurs pistes, mais elle lance un appel au groupe, car dans ce moment important où l'organisation est plus que nécessaire, l'association a besoin de gens solides qui prennent des responsabilités et qui aient compris ce qu'est Old'Up, ce qui n'est pas simple.

Old'Up vit une phase mouvante et complexe, et la charge de travail pour Marie-Françoise et les 3 vice-présidentes est lourde.

Marie-Françoise parle des lectures proposées lors de la dernière séance et demande à Michèle de donner des informations sur son article paru dans le livre dirigé par Jean-Marc Talpin, « **Clinique du Vieillir** », dans le cadre de l'association ARAGP qui travaille sur le vieillissement, et dans lequel le premier chapitre est écrit par Michèle, et conseillé par elle.

Il a été choisi de lire cet article et le livre, si possible, contenant des articles majeurs, ainsi que le livre de Paule Giron, facile à lire et grand public.

Marie-Françoise donne la parole à Michèle pour parler de cet article passionnant.

Michèle ne s'attendait pas à parler pour introduire le livre.

Elle dit quelques mots sur l'ensemble et l'esprit de cet ouvrage. Elle parle d'abord du contexte dans lequel ont été regroupés ces articles. Il s'agit d'interventions faites il y a fort longtemps car les premières datent de 1990, dans le cadre d'une association Rhône Alpes de Gérontologie Psychanalytique, présidée actuellement par Jean-Marc Talpin.

Ce furent des réunions très conviviales de praticiens ou cliniciens, de psychologues essentiellement, et qui se sont déroulés sur le principe d'une conférence introductive importante, et puis d'autres interventions.

Ces réunions se faisaient dans un esprit convivial et familial qui ont toujours donné lieu à des actes qui étaient régulièrement diffusés à la réunion annuelle d'après. Pratiquement tous les textes qui figurent dans ce recueil, ont déjà parus dans les actes et sont accessibles en ligne dans certains sites auxquels on peut accéder.

Pour Michèle c'était une histoire passée. Il s'agit de vieilles interventions qui ont plus ou moins comptées pour les uns et les autres, pour Marion aussi qui pourra prendre la parole sur son intervention dans ce livre.

C'était donc ancien. Il y a deux ans, Jean-Marc Talpin a informé Michèle qu'il avait l'intention de rééditer ces actes, ces textes. Michèle a donné son accord, sans imaginer que cela allait reparaître sous cette forme-là, de façon plus officielle, sorte de marque de rappel. C'est présenté comme quelque chose d'important. Voilà le contexte. Sorte d'officialisation comme d'une lettre écrite il y a longtemps.

Pour Michèle, cela pose deux questions : qu'y a-t-il de nouveau, qu'apportons-nous ? Tous ceux qui s'intéressent à la vieillesse et qui publient, qui réfléchissent et qui travaillent sur la question, elle se demande quoi de nouveau ? Qu'apportons-nous d'autre que de la répétition ? Et même, en répétant, y-a-t-il du nouveau, de l'utile ? Question très générale qui pose d'autres questions : quel intérêt, quelle validité, quelle utilité ? etc...

L'autre question, toute personnelle, est celle de ce texte, à qui elle a donné le titre : **un intérêt singulier pour des causes désespérées.**

Michèle avait fait cette intervention dans le contexte de la journée qui portait sur les relations à la clinique du vieillissement. La plupart des textes, pratiquement tous, entrent dans la question du vieillir et de sa clinique, à propos d'un aspect ou d'une question ou une autre. Le message de ce texte qui demeure pour elle, c'est d'aborder la question de l'importance, et surtout de la fonction du rapport que chacun a, qu'il soit analyste, clinicien ou simplement intéressé, porteur de message ou d'une problématique, : quel est notre rapport à l'objet de la recherche ? Cet objet qui nous mobilise, qui peut aussi varier, qui nous lie à cette question du vieillissement.

Le texte de Michèle a été formulé de façon personnelle, en ce sens que la question c'était : « dans le fond qu'est-ce qui me rattache de façon agissante à cet objet ? » Et de façon plus générale à cette recherche ?

Ce qui avait amené Michèle au titre et au contenu « les causes désespérées », c'est un incident, et pour elle, un événement déclencheur et éclairant.

A l'époque, et même quelques années avant l'intervention, elle était déjà engagée, et encore maintenant, dans trois champs cliniques, formellement extrêmement différents. Ce qui, dans sa pratique faisaient qu'ils étaient cloisonnés. Ayant mené recherche clinique, pratique et enseignements parallèlement, et intriqués de plus en plus. A l'origine c'était d'abord la psychose et la psychose lourde et presque dans le même temps la démence dans l'enceinte de l'hôpital psychiatrique, et ensuite la réanimation. S'étant trouvée dans un colloque sur le champ de la réanimation, du coma, un collègue l'a gentiment interpellée en lui disant : « mais à part le coma, sur quoi travaillez-vous ? » Elle a répondu psychose, démence. Il lui répond qu'elle ne travaille que sur des causes désespérées. Interloquée et pas très agréablement, Michèle s'est sentie questionnée de façon assez négative. Cela a eu un effet dynamisant car ayant pris conscience de la communauté de problématiques et d'états dans ces trois champs où il y a la disparition, la perte du sujet par lui-même dans cette clinique, et d'une obstination de sa part, envers et contre tout, plus ou moins aveuglément mais plus ou moins jusqu'au bout.

C'est l'objet de ce texte, d'où son obstination à poser que dans ce texte il ne peut pas **en** être autrement et que c'est nécessaire pour elle. Elle approfondit, elle s'obstine et

finalement la réalité de la clinique et de la pratique lui ont confirmé qu'elle était dans une position soutenable.

Raconter le texte, Michèle pense que ce n'est pas nécessaire. Elle peut l'envoyer à ceux qui ne l'ont pas lu, mais elle pense que Marie-Françoise va en dire quelque chose.

Elle pense que l'ouvrage en entier renferme des traces anciennes de réflexion qu'on a oubliées, auxquelles on ne pense pas et qui sont utiles et intéressantes à relire. Y-a-t-il quelque chose de répétitif par rapport à ce que nous savons maintenant ? Cela relance la question première : qu'y-a-t-il de nouveau pour les quelques-unes que nous sommes et sur notre militantisme quel qu'il soit, dans le champ de la vieillesse ?

Cela déborde du cadre de la vieillesse puisqu'il y a là de la répétition, et pourquoi cela répète ? Parce que cela bute sur des obstacles qui s'opposent et qu'il convient de surmonter ou de faire exploser, est-ce que cela signale nos propres limites ?

Au plan conceptuel, Michèle se tient à cette question de la permanence, très contestée et dominante encore, c'est cette question d'envisager la persistance de la psyché et du sujet quel que soit son état, y compris quand il a l'air organiquement, extérieurement absent, perdu. Il y a là quelque chose qui paraît à Michèle fonder une éthique du sujet, une éthique de la clinique lourde, du sujet extrême, dans laquelle elle s'est engagée de façon personnelle et militante.

Marie-Françoise parle de ce qui l'a beaucoup frappée dans l'article de Michèle, à quoi elle réfléchit constamment et qui caractérise les causes désespérées, ce qui la touche énormément.

C'est ce côté toujours ouvert à la lecture de sens, même quand il semble qu'il n'y en a pas dans cette perte de soi que subissent ces personnes qui n'ont plus un état de conscience organisé. Ces personnes ont toujours un message que la plupart ne savent pas lire, ou ne cherchent pas à lire.

Ce qui introduit dans l'espace psychique et qui lui paraît considérable par rapport à Old'Up et à notre recherche, c'est la perte de soi et la possibilité de retrouvailles.

Pour Marie-Françoise, Michèle se positionne en permanence dans un état d'esprit où rien n'est impossible par rapport à un rappel de celui qui est en perte de soi, qui n'est plus dans une capacité de maîtrise de soi-même, mais qui évoque, par ses gestes comme par son langage ou par des répétitions, un sens qu'il est possible de décrypter et qui peut amener à une rencontre possible entre ce sujet et nous-mêmes sujets capables de retrouvailles.

Ce texte, redéfinition constante de cette fonction du jeu de piste que Michèle trace en permanence, comme quand on cherchait un objet caché, étant enfant, en cherchant partout toutes les possibilités de cachettes les plus absurdes pour essayer de retrouver l'objet.

Là, ce n'est pas l'objet, c'est le sujet qui est le but de la recherche.

Marie-Françoise trouve que cette éthique et cette préoccupation constante dans la recherche que Michèle manifeste, est particulièrement importante et intéressante pour elle par rapport au vieillissement et réintroduit la personne à elle-même et au temps.

Dans un second article de Michèle qui traite de la : « **dépendance, du nourrisson à la démence** » (Marie-Françoise va l'envoyer), Michèle va encore plus loin et rejoint l'article de Marion qui parle aussi du nourrisson. C'est à dire que finalement il y a des instantanés.

Au moment du 1^{er} colloque de Old'Up, un texte avait été lu dans lequel une comparaison était faite entre certains des aspects psychiques de la crise

d'adolescence qui se rapprochaient de la crise de sénescence. C'est comme cela que Old'Up a connu Gutton qui introduisait dans un de ses livres ces rapprochements.

Marie-Françoise trouve particulièrement intéressant les comparaisons de Michèle par rapport à la dépendance, aussi importante que le trouble psychique et qui va avec. Marion reparle dans son texte, 6^{ème} chapitre du livre : « **Les compétences somato-psychiques à la sénescence, étude psychanalytique** »

Le texte de Michèle est pour Marie-Françoise fondamental par rapport à la recherche de Old'Up, car il y a là un champ intéressant à parcourir, et novateur car il n'a pas été cherché jusqu'à présent. Le champ de cette psyché qui se cache et se dérobe...

Marie-Françoise raconte qu'au moment de la remise de sa médaille, elle avait écrit trois phrases qu'elle a complètement oublié quand elle a parlé :

« **Vieillir est une grande chance, mais un grand risque car on risque de s'y perdre mais on risque aussi de s'y trouver** ».

Elle pense que Michèle montre constamment dans sa clinique, dans son suivi des personnes, que quel que soit l'état dans lequel est le sujet, elle essaie de renouer avec les profondeurs de la psyché de la personne. Et ceci par des moyens complexes. Il y a cette possibilité de retrouvailles que Michèle souligne dans cet article et dans celui intitulé sur les nourrissons, intitulé « La dépendance, du nourrisson à la démence », et qui est fondamentale dans notre réflexion et dans notre mouvement, pour essayer de rejoindre, dans le grand âge, les individus en perte de soi, seule défense trouvée pour ne pas trop souffrir, aller au fond de soi là où la question ne se pose plus.

Elle pense qu'il y a un intérêt personnel pour cette permanence du sujet que souligne Michèle constamment, qui est pour Marie-Françoise un deal. Et quelque chose sur quoi nous devons nous attacher et essayer de poursuivre notre recherche sur les plus âgés, qui semblent avoir perdu du sens pour eux-mêmes et pour nous.

Le chapitre de Michèle est court, il n'est pas si facile mais c'est une réintroduction dans l'espace psychique de la personne de la notion de temps mais aussi la possibilité de se resituer et de se « re-rencontrer ».

Elle a été très frappée par l'exemple que Michèle a donné un jour et qui n'est pas dans ce texte, sur une personne hospitalisée, qui ne parlait plus du tout, ne communiquait plus. Un jour en passant, l'infirmière lui a demandé ce qu'elle pensait à propos du dîner de Noël ou du 1^{er} janvier, et cette dame s'est soudainement remise à parler. Réveillée parce qu'on l'avait traitée d'une telle façon qu'elle pouvait entrer dans un langage d'égal à égal, qu'elle pouvait entendre et y entrer.

Michèle veut revenir sur la persistance de la psyché dont elle dit que ce n'est pas une notion acquise. Le concept de mort de la psyché par Le Gouès publié en 90, et qui reste un pilier, une référence qu'il est important de questionner.

Pour ce qui concerne la dame dont Marie-Françoise a parlé, c'est la dame aux crevettes, à qui on va proposer des crevettes et qui tout à coup s'est mise à parler.

Laure aimerait poser une question à Michèle, il lui semble que l'espoir est de rejoindre un sujet à son point de départ, c'est à dire là où il commence à se construire. S'agit-il d'une reconstruction ou s'agit-il de retrouvailles ? Comme le Petit Poucet qui avec ses petits cailloux reconstruit son histoire ?

Michèle répond qu'il ne s'agit pas de reconstruction mais de retrouvailles du sujet là où il en est, ce qu'il reste de lui. Michèle utilise une métaphore qui lui paraît pertinente qui lui sert toujours, c'est que le sujet, disons perdu à lui-même et aux autres formellement, réside quelque part. Il réside dans des **îlots de résidence**. C'est ce qui

demeure envers et contre tout. On peut les retrouver ces îlots dans ce qu'il est maintenant, et éventuellement se redéployer. Ce qui importe ce sont les retrouvailles de ce sujet, en l'état, quelque part. L'option qui est prise, c'est qu'il persiste en l'état, quelque part, et il s'agit de le retrouver là où il est.

Il s'agit de le retrouver, et il ne s'agit ni de reconstruction ni de retour en arrière comme il était avant. Absolument pas. Quand il y a cette possibilité, cette opportunité qui se réalise, évidente dans la clinique, il y a un processus de reconnaissance par le sujet lui-même, et il peut se remettre à penser, à parler, à relationner et à être.

Laure suppose que cela peut se faire grâce à une rencontre.

Michèle dit que c'est la condition sine qua non. Ce que suppose la rencontre, c'est que l'autre postule, prenne cette option. Il y a cette conviction, cette position envers et contre tout, obstinée, qui va à chaque fois être une entreprise nouvelle, qui, à chaque fois, va confirmer l'option et l'hypothèse. Une rencontre suppose un certain positionnement, et non pas une exclusion de la psyché du sujet.

Laurence voudrait faire un commentaire sur la richesse de tout ce qui a été dit. Ce postulat qu'il existe quelque part dans ces îlots le sujet dans sa vie psychique, dans une vitalité psychique, est un présupposé indispensable.

Dans sa propre clinique, Laurence le nomme autrement. Au contact de grands déments, elle a senti qu'il y avait dans cet autre endroit où était l'autre, quelque chose de plein en soi, même si cela ne prenait pas la forme du présupposé de la vie psychique. Il y avait une plénitude, quelque chose d'un mystère auquel elle était invitée et conviée. Cette position qui lui fait suspendre toute capacité interprétative, car elle ne sait pas là où est l'autre pour y entrer. Pour y entrer elle doit se défaire de ses représentations, de ses tristesses que la personne ait perdu des choses, pour être vraiment en contact avec l'autre. A propos de la répétition, c'est accepter que dans là où est l'autre et qu'elle n'a pas accès, elle peut être invitée. Christian Bobin, par exemple, dans ses textes, quand il parle de son père et de son Alzheimer nous fait entrer dans cet espace de relations intersubjectives. On a un référentiel de vie psychique, on est formé à partir de cela, et si on se défait de ce que l'on a comme représentations, il se passe des choses magiques.

Michèle pense que oui mais au moins, dans la pratique et pour avancer, non pas reconstruire, mais avancer dans cette perspective et retrouver le sujet. Ce que Laurence décrit est quelque chose de l'ordre de l'ineffable qui est réel, mais il lui faut du penser et de la conceptualisation, retrouver ou créer, bricoler des concepts. Par exemple, un rappel à propos des îlots de résidence, cela relance la nécessité de conceptualiser, et pas forcément de revenir aux clichés habituels, d'ailleurs très efficaces et très pertinents, par exemple dans la névrose et dans la vie psychique. Mais pour certains théoriciens, cet ineffable doit être élaboré sinon on reste dans la magie. Dans une pratique cela suppose de revenir à la pensée, difficile dans ce contexte et dans ces causes désespérées, car il est impossible de penser. Le pas à sauter c'est celui de retrouver la pensée, de conceptualiser et d'en faire quelque chose.

Laurence pense que Michèle et elle disent la même chose dans une alternance et la présence à ce qui est, et la pensée qui permet de se représenter ce qui se vit et le chemin vers. C'est l'articulation des deux qui est là.

Michèle confirme.

Andrée dit qu'elle écoute en essayant de faire des liens avec les cas connus dans son expérience personnelle. Pour elle, cela ne correspond pas du tout, mais elle n'a pas suivi de façon professionnelle et dans des milieux appropriés un certain nombre de personnes, ce qui l'empêche de parler.

Martine raconte une anecdote : lors d'une réunion où il était question de la mort, et du vieillissement, une très jeune femme à la fin, est venue lui parler de sa mère qui était dans un Ehpad. Cette jeune femme était touchée car on lui disait dans cet Ehpad que sa mère était morte, alors qu'en lui parlant et en la touchant avec des gestes tendres, elle se rendait compte que sa mère était comme une plante. Elle repoussait, elle se réanimait disait-elle au contact de sa fille. Elle se demandait si Old'Up pouvait l'aider. Pour le moment Old'Up n'a pas inventé quelque chose qui soutient... mais on est vraiment là-dedans.

Le deuxième point que Martine veut développer dans l'article de Michèle, où elle parle de ces épisodes délirants. Il s'avère que Martine l'a vécu avec sa mère qui a passé près d'un an en Ehpad. Très vite, sa mère a commencé à menacer le personnel -qui entraient sans frapper dans sa chambre- en disant qu'elle n'était pas respectée -et à raconter à tout le monde, au moment des repas, qu'il y avait du poison dans la soupe car il y avait une liste d'attente pour entrer dans cet Ehpad. Cela n'a pas été du tout apprécié du directeur qui a dit à Martine que sa mère était en train de devenir folle. Il se proposait de l'orienter vers un service de gériatrie hospitalier. Martine pensait que sa mère n'était pas folle du tout, mais qu'elle réagissait à cet enfermement très dur pour elle, même si elle l'avait choisi. Elle ne supportait pas de ne pas pouvoir sortir, ouvrir sa fenêtre, et elle était désorientée dans ce nouvel espace. La sœur aînée de Martine, pédopsychiatre, est intervenue, ce qui a permis de la sortir de l'Ehpad et de la réinstaller chez elle, où elle s'est remise en état complètement.

Martine pense qu'il y a une ignorance réelle qui peut amener à des catastrophes humaines, simplement parce que les personnes ne sont pas comprises. Elle dit que si chacun fait le tour des épisodes de démence connus dans son entourage, on se rend compte qu'une personne arrivant nue dans un endroit où elle ne reconnaît rien de ce qu'elle a connu, est d'une violence inouïe. Face à cela, on estime normal que la personne se taise et ne réagisse pas. Pour Old'Up, l'ambition de mieux connaître ce qui se joue, de questionner, et faire savoir ou partager ce que nous comprenons ou apprenons de ce que vivent les personnes d'un grand âge jusqu'au bout, est fondamental.

Dans ce sens, Martine et Marie-Françoise ont participé à un colloque, organisé par Mme Bourguignon, ministre déléguée à l'autonomie. Il s'agissait de rêver l'Ehpad de demain. Des responsables de structures, politiques ou autres, importants, se sont exprimés. Ce qui a frappé Martine, c'est que les propositions portaient essentiellement sur l'environnement, l'architecture de la ville, l'ouverture à l'intergénérationnel, sans une seule question sur le fond, les sujets qui sont évoqués ici.

Intervenant à la fin de ce colloque, Martine a choisi de faire référence au début de sa carrière en tant que psychologue de l'enfance en crèche. Quelques années auparavant pour entrer dans la crèche, les parents devaient déshabiller leur bébé puis il était passé par un guichet et était rhabillé de façon identique aux autres par les professionnels qui les accueillaient. Cette pratique a été interdite par le médecin chef de la PMI de Paris, le docteur Davidson en 1970/72.

Quand Martine est arrivée, les bébés étaient chacun dans leur lit. A heure régulière on les changeait, à heure régulière on leur donnait le biberon, il ne se passait rien. Puis, quand ils avaient 1 à 2 ans, ils erraient dans une grande salle avec quelques jeux, où on ne savait pas comment s'en occuper. Pour les 2/3 ans une jardinière d'enfant venait d'être recrutée, elle « animait » les enfants et la crèche, enfin !... A cette époque, les mères évitaient autant que possible de mettre leurs petits à la crèche. Ces structures avaient une très mauvaise réputation, à l'inverse de l'époque actuelle, où les mères se battent pour que leurs enfants soient inscrits dans ces mêmes crèches.

C'est ce que souhaite Martine pour les Ehpad : passer de cette peur qui fait qu'on ne peut/veut pas y aller, au rêve d'une structure où l'on sait qu'on sera vivant, heureux.. Elle rejoint Michèle sur sa recherche, car elle dit que pour les enfants, c'est grâce aux recherches faites à Londres, à Bucarest, aux Etats Unis... sur le bébé dont on ne savait rien que les pratiques ont complètement évolué. En 1984, une grande émission TV « Le bébé est une personne » a témoigné de ces recherches et a acté la révolution des structures, des formations et des pratiques. De purement hygiénistes les crèches sont devenues des lieux « humains » pour tous.

Michèle intervient pour dire qu'elle vient de publier un article, qu'elle vient d'envoyer à Marie-Françoise, un article qui décrit sur le terrain, une sorte de journal de bord en Ehpad, de sa pratique pendant le confinement. Pour rendre compte des effets de destructuration et de délire dans les Ehpad, chez les personnes qui n'étaient pas atteintes de troubles ni psychiatriques, ni cognitifs avant le confinement. Cela concerne plus de 200 résidents dans plusieurs Ehpad. Michèle est d'accord pour que Marie-Françoise diffuse cet article. Elle peut aussi l'envoyer directement.

Marie-Claire écoute, dit qu'elle se nourrit et se promet de lire l'article dès qu'elle l'aura reçu. Très sensible à tout ce qui est dit, elle n'a pas d'exemple personnel à donner pour l'instant.

A propos des cas de délires, dans la démence et dans les hallucinations, elle pense à son mari atteint du syndrome du corps de Léwy. Elle l'a accompagné jusqu'au bout avec ce qu'elle pouvait deviner de sa souffrance car il était extrêmement conscient, même sans langage presque jusqu'au bout. Cette humanité dont Michèle parle, Marie-Claire dit que son mari était très sensible au regard porté sur lui, au respect de tout ce qui était lié à son histoire. Elle est très touchée par la passion de Michèle pour ces personnes qui gardent malgré leurs maladies et leurs handicaps, toute leur humanité, jusqu'au bout.

Nancy dit qu'elle entend tout ce qui se dit, qu'elle écoute très passionnément mais ne peut rejoindre visuellement le groupe. La technique est prise en défaut.

Elle trouve très émouvant dans la perte cognitive, à la fois la disparition et la permanence de la personne. La personne n'est plus ce qu'elle était, elle est obligée de le reconnaître dans son cas, mais en même temps, elle est toujours là. La perte des neurones qui disparaissent ou s'abîment, provoquent quantité de dysfonctionnements, mais quelque chose demeure. C'est à la fois très agaçant de ne pas pouvoir rejoindre ce quelque chose, mais on sait que c'est là. Et comment faire pour le rejoindre ? Peut-être à travers la sensibilité et la tendresse. Nancy croit que c'est par là que le courant peut passer. Pas par l'intellect. Uniquement par une sensibilité tendrement attentive, elle croit que c'est ce qui peut faire revenir quelque chose de la personne éternelle, a-t-elle envie de dire.

Andrée se pose une question : à propos des professionnels qui approchent les personnes qui sont en Ehpad : leur posent-ils la question de comment ils se sentent ? Bien ou souffrent-ils d'être là ? D'une part, et leur posent-ils des questions sur leurs rêves de la nuit ?

En disant cela, elle pense au cas de sa mère, au début de son séjour en Ehpad, qui avait l'impression que tout son passé, toute sa vie était tombée dans un trou noir.

Sa mère avait beaucoup d'imagination pour raconter des histoires qui reprenaient les éléments de son enfance. Un jour, Andrée lui a demandé comment elle se trouvait, là, si elle était bien car elle voyait des gens, il y avait de la vie. Ce que trouvait étrange Andrée c'est le lien que faisait sa mère entre liberté et sécurité. Elle se sentait libre car elle était en sécurité, entourée de gens qui pouvaient s'occuper d'elle si elle avait quelques problèmes.

Andrée s'est posée beaucoup de questions sur les histoires qu'elle racontait, car sa mère ne faisait pas de différence entre ses rêves et la réalité, et pouvait raconter que la veille elle était allée à la pêche ou à la plage ou d'autres histoires extravagantes. Andrée a suivi son développement où peu à peu et de plus en plus elle partait vers l'imaginaire, à l'inverse d'une autre personne qu'Andrée voyait et qui s'enfermait de plus en plus dans le mutisme et qui ne disait plus rien.

Sans en tirer de conclusion.

Marion veut dire quelque chose à partir de là. Elle est un peu sous le choc de tant de richesse, d'informations, d'analyses qui, pour elle, partent dans tous les sens. Elle aurait des choses à dire sur chaque thème que le groupe lui a offert. Pour elle, il y a trop de choses qui l'empêchent de parler, ou alors il faudrait reprendre chaque item pour en parler.

Sur le point qu'a soulevé Andrée et sur la perte de soi, Andrée parlait d'une personne qui ne disait rien, qui semblait peut-être vide. La perte de soi peut être expressive de beaucoup de choses, mais elle peut être aussi défensive extrêmement.

Revenant au questionnement propre : la perte de soi si elle est défensive, il faut la respecter, parce qu'il peut y avoir perte de soi tellement défensive que si on la touche cela peut entraîner encore plus de dégâts. C'est un cas de figure et il y en a d'autres. La perte de soi n'est pas la même pour tout le monde, et répond à des contextes, des configurations très différentes.

Les retrouvailles certes, la possibilité de renouer avec les profondeurs de la psyché de la personne, bien sûr, mais dans certains cas, pas systématiquement. Il y a des pertes de soi, même s'il y en a peu, qui peuvent être paradoxalement salvatrices. Ne plus être, ne plus penser, ne plus être là, pour se sauvegarder contre l'horreur de l'angoisse, contre l'horreur de la fin de vie, contre l'horreur du trauma. Combien y-en-a-t-il dans les Ehpad ? Il y a des cas comme cela. Nos interventions peuvent aussi bousculer, sans le savoir, sans le vouloir, la personne au point de la rendre à l'angoisse. Peut-être que cela protège contre l'horreur de la fin de vie. Perte de soi défensive qui joue alors un rôle.

Pour Marion, il y a d'autres pertes de soi et des possibilités qui permettent à la personne de se rejoindre avec son passé, c'est le cas de certaines hallucinations amnésiques : rejouer et revivre le passé et faire disparaître, occulter le présent, pour vivre dans le passé dans lequel on est bien, même s'il n'est pas miraculeux.

Marion aurait beaucoup de choses à dire sur tout ce qui a été dit, et qui était très riche. Sur la permanence du sujet bien sûr, mais aussi sur la désorganisation et la destruction. Les deux marchent de pair. La construction dans la destruction : dans ces

ilots dont Michèle parle, Il y a des sauvegardes de notre vécu qui aident à vivre, situés à un aune (?) de destruction et de désorganisation.

On ne peut pas parler de la désorganisation sans la construction, la réorganisation de tout.

Pour Marion, on ne peut pas parler de la mort, sans parler de la vie. On ne peut pas les dissocier.

A propos de la répétition, il y a des répétitions utiles, nécessaires et d'autres inutiles, mortifères, tout cela à la fois. Il y a la question de la mort et de nous situer par rapport à la mort et qu'est-ce qui nous rattache à l'objet vieillissant, ce que Michèle posait comme question.

Il y a tellement de richesse dite, tellement de thèmes dans ce qui a été dit, qu'il serait intéressant pour Marion de reprendre les thèmes un par un et les creuser. Le temps manque évidemment.

Laurence dit que le sujet passionnant sur lequel nous sommes à Old'Up, c'est la question de notre humanité. Après l'intervention de Marion cela lui semble évident que nous sommes invités par le sujet âgé ou dément, à agrandir et à contacter notre humanité et à s'en faire le défenseur.

Marie-Françoise pense que la personne démente reste une personne, qu'elle est intéressante même si elle est éloignée du réel que nous vivons, et que cela a un sens au-delà, pour réamorcer l'intérêt pour la personne qui se perd, si elle se perd c'est bien parce que personne ne s'intéresse plus à elle. Problème réel.

Les rapprochements avec la vie du bébé sont intéressants, et pour lequel on a bien avancé sur la nécessité de le chérir. On a besoin d'amour toute sa vie. Pas seulement de l'amour mais aussi ce besoin de représenter l'autre avec lequel on peut dialoguer, avec lequel il y a quelque chose à échanger. Comment peut-on porter de l'intérêt à quelqu'un qui est un peu « à l'ouest » ? Comment l'entendre d'une façon qui nous touche et qui va permettre de développer des sentiments ? Quelque chose de difficile à dépasser.

Ce serait intéressant que Marion nous parle des aspects somato-psychiques de cette sénescence, car cela fait partie de l'ensemble de ce qui a été abordé.

Marie-Françoise dit qu'elle n'a pas assez d'occasions d'échanges à part le fait qu'elle a accompagné sa grand'mère qui a vécu jusqu'à 100 ans, mais elle n'a pas d'expérience clinique dans des institutions.

Elle pense qu'il faut développer ensemble cet aspect de rencontres plus proches avec les personnes en état de capacités langagières diminuées, mais aussi d'autres, pour nous apprendre autre chose.

Par exemple la méthode **Validation** dont notre amie Françoise Desbonnet nous avait parlé pendant un certain temps, et qui malheureusement est morte cet été. Un des principes de cette méthode est de renouer le dialogue avec des personnes désorientées, là où elles sont, c'est à dire entrer dans son dialogue sur le plan où la personne se trouve. Rentrer dans une capacité à communiquer, rencontrer la personne là où elle est, là où elle se situe.

Marie-Françoise raconte que sa grand'mère très âgée, mais heureusement pas malade, lui parlait, quand MF allait la voir le dimanche matin, des visites improbables qu'elle avait reçues, comme des personnes mortes depuis longtemps. Marie-Françoise n'avait pas la perception, l'idée, d'aller sur ce terrain plus avant. Elle pense avoir raté quelque chose car en l'écoutant, elle la ramenait à la réalité, ce que sa grand'mère refusait. C'était des revécus importants pour elle mais par contre MF ne

l'a pas aidée en lui posant des questions allant dans son sens sans chercher à entrer sur son terrain. Cette méthode Validation lui a beaucoup appris de ce côté-là, c'est à dire de l'intérêt de rejoindre la personne là où elle se trouve. Méthode qui permet à la personne de croire que ce qu'elle dit a du sens.

Laure aimerait revenir à ce que dit Marion à propos de l'état défensif. Sur la difficulté que l'on peut avoir face à quelqu'un qui est dans cet état-là. Laure parle d'une amie commune, Annette, placée en Ehpad par sa fille pour plusieurs raisons. Elle est passée d'un traitement antidépresseur intensif à rien du tout. Elle n'a semble-t-il plus de traitement.

Quand Laure va la voir, elle se sent presque désespérée par l'attitude d'enfermement de son amie qui lui dit qu'elle est malheureuse, que les soignants sont méchants avec elle, etc... Lorsque Laure lui demande pourquoi elle ne veut pas voir quelqu'un pour en parler, elle se heurte à un refus de voir le psy, etc. Elle reste dans un état de rejet qui rend Laure désespérée et ne sachant plus quoi lui dire. Faut-il respecter ce refus de parler à quelqu'un et cette position de victime, désespérée quelque part ? Cette attitude fait que Laure n'ose plus aller la voir.

Marie-Françoise dit qu'elle connaît un peu l'histoire de cette personne qui a été, en premières noces, mariée à un chirurgien qui la battait, qui était violent. Après ce mariage catastrophique elle est toujours restée dans une plainte de mauvais traitements. Marie-Françoise ne sait pas dans quelle mesure on peut renouer un dialogue où ce n'est pas la première fois qu'on est méchant avec elle. Son histoire est peuplée, dans l'enfance et après, de maltraitance. Quelque chose de récurrent.

Marie-Françoise en lisant les articles de Michèle et celui de Marion se demande s'il y a le danger, en essayant de rouvrir vers des retrouvailles d'une présence à soi-même et à l'autre, de provoquer une dépression forte puisque toute la défense a été de partir dans un autre monde.

Tout en se sentant incompétente, MF se sent tracassée par la nécessité, peut-être, de laisser certaines personnes dans cette absence, une absence qui va amener à mourir.

Laure intervient pour dire que cette amie s'est retrouvée à 6 ans immobilisée par la polio.

A partir de là elle a été très entourée, pour s'en sortir.

Andrée veut dire un mot à propos de l'intervention de Marion. Elle veut parler, dans les dernières années de vie de sa mère, d'un épisode où celle-ci a dormi du mois de septembre au mois de mars. On la nourrissait mais elle dormait tout le temps. Andrée ne savait pas comment interpréter cela, peut-être parce que sa mère sentait qu'elle allait mourir ?

Mais Marion lui a ouvert une autre voie, c'était peut-être une sauvegarde contre l'angoisse de la vie qu'elle menait et qu'elle ne pouvait plus changer ?

Après cet épisode de quelques mois de sommeil, elle s'est réveillée, sous l'influence d'un kiné qui petit à petit lui a fait reprendre une vie qui n'avait bien sûr rien de comparable à sa vie d'avant.

Michèle dit qu'on ne peut pas tout pour l'autre, on n'est pas tout puissant. L'approche de l'autre dans un état qualifiable de défensif, n'est pas nécessairement à confondre avec une intrusion. L'autre n'est pas le plus fort, c'est le sujet qui décide s'il accepte ou pas ce contact. Le risque d'une violence d'une approche n'est pas lié à l'approche,

la proposition de relation qu'on peut faire à un sujet qui est sur la défensive, si c'est vital pour le sujet, il va la garder.

Laure demande s'il faut être dans la compassion ? Aller dans son sens : « tu n'as vraiment pas de chance » ?

Marie-Françoise parle de la séance sur le livre de Delphine Horvilleur auquel elle a été très sensible, livre dans lequel le rabbin utilise beaucoup le récit : plutôt que la compassion elle fait un retour au récit à travers une construction qui ressemble à la fois à quelque chose de la personne et à des choses anciennes qui peuvent peut-être faire ressurgir, des choses qui ont besoin de se revivre dans le dialogue. Une amorce dans le récit, un retour sur ce qui a été vécu. La polio à cette époque était quelque chose de terrible, on pouvait rester paralysé ce qui était le minimum, c'était une épreuve terrible. Elle se demande si le rappel du récit qui a du sens, dans lequel on est pas dans la plainte que tout le monde est méchant car cela ne mène nulle part.

Marion dit qu'elle entend très mal, et plus ou moins bien certaines interventions. Elle veut simplement rebondir sur la régression et non pas la destruction. La régression jusqu'à un certain point peut être salvatrice. Dormir est une régression. Cela peut reconstituer. Le sommeil de la mère d'Andrée lui a peut-être permis de créer un sas de repos, de mettre à distance peut-être, peut-être pas, un certain nombre de choses et après, de revenir à une autre position pour continuer.

Cela reprend, si Marion a bien compris Marie-Françoise qui parlait de cet article ardu car conceptuel sur la régression et la destruction. La régression peut être bénéfique ou au contraire désorganisatrice. Si on parle en termes de construction et destruction c'est que nous sommes habités par des forces de vie et des forces de mort, des forces de construction et des forces de destruction, les deux sont liées on ne peut pas les détacher, il faut en tenir compte. La régression peut être bénéfique comme elle peut être désorganisatrice si elle perdure et qu'elle n'est pas arrêtée par quelque chose qui serait un point de fixation.

Marion est d'accord à propos de la tendresse face aux situations traumatiques, ce n'est pas le concept qui compte, c'est la relation transférentielle de contenance, de tendresse de contenance. On sait que dans les Ehpad il y a eu une déshumanisation et une desubjectivation importantes, mais c'est difficile d'écouter quelqu'un. L'écoute nous renvoie très loin.

Combien de personnes et de soignants fuient l'écoute dans les Ehpad ? Et pourquoi ? La qualité de l'écoute est ce qu'il y a de majeur dans le relationnel, avec la tendresse bien sûr. S'il n'y a plus de tendresse et plus d'écoute, on est renvoyé à une violence terrible, et c'est ce qui se passe dans les Ehpad. Comment transformer cela ? On a des soignants qui parfois n'aiment pas ce qu'ils font, beaucoup de soignants et d'aide soignantes travaillent chez les vieux car ils n'ont rien trouvé d'autre. Evidemment on a des soignants qui aiment les personnes âgées, mais quels sont ces soignants qui n'aiment pas les personnes âgées et qui sont soumis à un stress considérable eux-mêmes parce qu'ils doivent faire en une heure 30 toilettes ? Quelle violence dans l'institution ! Comment transformer tout cela ? Nous sommes des humains avec notre propre violence et la question est : peut-on travailler avec des personnes âgées sans les aimer ? Et en étant soumis à des exigences institutionnelles épouvantables ? La souffrance des soignants est là aussi. Comment humaniser tout cela ? Marion n'a pas de réponse.

Marie-Françoise répond à Marion en disant qu'elle insiste dans son chapitre sur l'investissement et le désinvestissement. Pour Marie-Françoise, ce qui est essentiel c'est quel est l'investissement qui peut encore se faire à l'autre, n'importe qui d'autre, mais qui peut être un investissement, et qui devient progressivement un désinvestissement. Elle croit comprendre que cette notion est quelque chose d'important si, dans ces situations dans lesquelles il n'y a pas de rapports affectifs de qualité, il y a un désinvestissement de soi et de l'autre qui provoque l'isolement. Et pour répondre à Laure, Marie-Françoise pense que son amie est dans une situation où elle désinvestit tout, pour elle tout est mauvais. Il peut y avoir une forme d'intérêt de la part de Laure pour cette plainte et, peut-être faut-il la décrypter, la traiter pour l'approcher. MF pense que l'investissement affectif est probablement le seul qui persiste pour Annette ?

Marion répond à propos de l'investissement, qu'on peut investir l'agressivité et en jouir d'une façon autre. C'est un cas de figure. Dans les institutions gériatriques, investir l'agressivité permet de se soutenir parfois. Elle ne sait pas si c'est le cas de l'amie de Laure, mais l'investissement ne passe pas forcément par un investissement sublimatoire ou relationnel à l'autre lénifiant. Cela peut être un investissement de et dans la destructivité, et paradoxalement, qui maintient en vie. « Je suis contente de t'emm...et je vais le faire ». En institution il y a des gens comme cela, ils en jouissent et tiennent le coup comme cela, en maintenant ce qui reste de leur construction.

Laure dit que cette amie a vécu sur le côté inverse dans sa vie, où tout le monde était gentil, était bon. Elle était extrêmement aimable et gentille dans la vie.

Marie-Françoise propose de consacrer un moment au livre de Paule Giron ou de reprendre certains chapitres du livre de Talpin ?

Laurence a trouvé un chapitre très intéressant, celui de Simone Korff-Sausse, « **Entre honte et idéal, la vieillesse** ». Si d'autres ont été intéressées par sa réflexion, ce serait bien d'en parler. Chapitre 5, commençant page 87.

Marie-Françoise propose de lire pour la prochaine fois, l'article qu'elle va envoyer de Michèle, article qu'elle a beaucoup aimé et qu'il lui paraît important de lire. Il s'intitule : « **La dépendance, du nourrisson à la démence : entre survie et désir** ». On peut, si cela intéresse plusieurs lire la proposition de Laurence sur le chapitre 5 du livre de Talpin.

Retour au livre de Paule Giron

Michèle, parlant du livre de Paule trouve que c'est un livre optimiste et dynamisant. Quelque chose la dérange, c'est que même si elle ne le dit pas explicitement, l'auteur se réfère à une amie qu'elle fait parler à propos de « ceux en Ehpad dont les neurones sont éteints ». Michèle pense que cet ouvrage ne contribue pas, ni à instaurer, ni à maintenir un lien ou une ouverture vers justement cette vieillesse dont on a parlé tout au long et de ces états problématiques qui ne sont pas aussi étrangers que ce dont l'auteur parle. Du coup, Michèle pense que Paule Giron contribue à un certain clivage qui existe, qui n'est pas clairement dit mais dit quand même que le livre qui s'adresse aux vieux comme elle, qui ont les moyens, qui sont plus ou moins bien conservés et qu'il faut encourager à être dynamiques, etc., et de l'autre côté, en Ehpad, on n'en

parle pas, parce que c'est un autre monde, d'autres personnes. Ce clivage continue, se perpétue, ce qui n'est pas une ouverture.

Andrée a trouvé que ce livre correspondait assez au pacte de Old'Up. Elle a apprécié l'humour, c'est à dire la faculté de prendre à la légère les choses graves, et inversement de prendre gravement des choses légères. Ce qui l'a gênée c'est le choix du vocabulaire tendant parfois à prendre des mots du vocabulaire familier, allant presque jusqu'à l'argot.

La position générale de l'auteur correspond aux principes de Old'Up, ce qui n'est pas contestable, le livre se lit facilement. Andrée n'a pas pu s'empêcher de penser à une certaine humoriste, Florence Foresti, dont elle imaginait entendre la voix en le lisant. L'attitude de prendre les choses avec humour est bienfaisante.

Martine trouve que Paule Giron a le sens des formules. C'est une journaliste, il ne faut pas l'oublier. Comme Andrée, elle pense que l'auteur va loin dans le choix du vocabulaire, et se demande qui va lire ce livre. Un côté très grand public et en même temps des réflexions qui pourraient être riches. Comme Marie-Claire, elle trouve que l'auteur a le type du journaliste qui s'amuse, avec culture. C'est facile à lire, c'est joyeux et avec un fond volontariste de celle qui a deux cannes, qui a des soucis de famille, mais qui est là et qui rit. Ce qui n'est pas toujours le cas dans la réalité et qui est bien normal. Coupure du son ... quelques secondes

Laure après la coupure de son... parle d'un article du livre de Talpin, chapitre 3, de Danielle Quinodoz : « **Vieillir, il n'est jamais trop tard** » parlant de la vie qui est une œuvre d'art à compléter, et qu'elle a beaucoup aimé. Avec le but de la restauration des objets internes...

Marie-Françoise dit qu'il y a une énorme différence entre les deux livres conseillés pour cette réunion. Ils ont le même type et la même couleur de couverture, tous les deux marqués Old'Up. C'est une vraie question éditoriale pour Marie-Françoise à l'heure actuelle. Philippe a été l'initiateur complet, le suiveur et l'animateur de cette collection et cela va peut-être retomber dans les mains de Martine.

La question est comment articuler et soutenir des écrits qui sont aux antipodes ? C'était intéressant de les regarder en même temps, même si c'était le jour et la nuit. Ce n'est pas une question de valeur mais c'est une question de savoir quelle est notre politique, que devrait-on promouvoir ou ne pas promouvoir ? Qu'est-ce que cela signifie de signer dans la collection Old'Up des livres aussi peu semblables ? Evidemment c'est pour deux publics différents mais ne faudrait-il pas les différencier plus ? Ou continuer à faire les deux ?

Marie-Françoise est très perplexe, sachant qu'on va l'interroger là-dessus.

Laurence demande si ce sont deux sous-collection, car il y a confusion au départ.

Marie-Françoise répond que le sous-titre est très petit et qu'il passe inaperçu. Inventer sa vieillesse ou penser sa vieillesse qu'elle ne critique pas en tant que phrase, mais pour le public qui achète des livres, il ne peut pas repérer quelle différence il peut y avoir entre deux ouvrages.

Laurence demande s'il ne faudrait pas des couvertures différentes et une présentation différente ?

Marie-Françoise dit que justement les deux derniers parus sont tous les deux de la même couleur.

Marion dit qu'il y a un grand écart.

Martine dit qu'il y a un travail de clarification à faire, on ne sait plus où on est.

Michèle parle d'autres ouvrages qui vont sortir : la fragilité du lien, la vieillesse prise ou attrapée par le soin, et un autre qui sort en novembre.

Martine répond que ces livres ne seront plus Old'Up,

Laurence a un plaidoyer qui est la diversité. Ne pas s'assécher parce que le public est forcément pluriel. Peut-être faut-il des maquettes de couleur différentes selon la clinique de pensée, ou selon une autre catégorie qui viendra à l'esprit, sans réduire, plutôt offrir une palette diverse.

Elle a trouvé charmant le livre de Paule, qui ne lui pas apporté grand-chose, sauf que, si elle l'offre à quelqu'un qui a besoin précisément de ce type de lecture là, le livre a toute sa place dans Old'Up. Ne pas réduire mais différencier.

Marie-Françoise entend bien ce que dit Michèle aussi, c'est à dire que cela n'aborde pas du tout d'autres types de vieillissement que celui dans lequel nous sommes actuellement les uns ou les autres, c'est à dire vivant conscients et en état de marcher, avec des moyens intellectuels et matériels aussi qui ne sont pas catastrophiques.

Andrée sort de la question de l'édition et des livres et rejoint ce qui vient d'être dit c'est à dire le fait d'ouvrir plutôt que de fermer. Peut-être, dans les différents ouvrages de Old'Up, c'est mettre un miroir aux personnes âgées et voir comment elles se reflètent dans ce miroir. Elle pense que Old'Up pourrait apporter autre chose. Le fait d'être âgé peut apporter des différences dans la façon de voir des choses de la vie et du monde, de l'actualité. Qu'est-ce que l'âge et l'expérience peuvent apporter dans le regard qu'on porte sur le monde et la Société ? Andrée pense que cela sortirait de la perspective de la maison d'édition.

Martine veut juste dire que pour ce qui est des éditions Old'Up, on est très libre ; il nous faut réinventer.

Marie-Françoise devient directrice des éditions. Le groupe ici est très différent, c'est le public de Old'Up, c'est la chance de Old'Up, autour de cette question du vieillissement. On peut très bien imaginer des commandes très pointues psy-cliniques, à côté d'ouvrages sociologiques de ce qui se joue autour du vieillissement, et des choses comme le dit Andrée plus ouvertes. Martine a demandé à Bernadette Aumont d'avancer dans sa perception interne de ce qu'elle vit en ayant plus de 90 ans. Elle a déjà rédigé un article que Martine a trouvé magnifique et éclairant.

Bernadette lui a dit : « Avec mon âge, c'est tellement douloureux de dire ce que je vis, et c'est tellement douloureux, que je n'arrive pas à avancer ». Peut-on l'aider ?

A propos du miroir, on est à la recherche pour les autres et pour nous, de qui nous sommes et qu'est-ce qui va se jouer ? C'est pour cela que nous sommes à Old'Up et ce qui nous motive. La collection est ouverte, la difficulté c'est que les gens s'engagent

dans l'écriture. On a demandé à Nancy depuis longtemps d'écrire sur les groupes de paroles.

Nancy promet qu'elle finira par le faire.

Marie-Françoise rappelle la date de la prochaine réunion : **le 14 octobre**.

Ouvrages à lire pour la prochaine réunion :

Le texte de Michèle : « **la dépendance, du nourrisson à la démence** » que Marie-Françoise nous envoie.

Le texte de Marion, chapitre 6 du livre de Talpin : « **Les compétences somato-psychiques à la sénescence** ».

Le chapitre 5 du livre de Talpin : « **Entre honte et idéal, la vieillesse** » de Simone Korff-Sausse.

Martine propose à Marie-Claire de lire le livre dont elle a parlé en début de séance : « **Ethique clinique** » de Véronique Fournier et Nicolas Foureur chez Dunod, et de le présenter la prochaine fois si elle pense que cela en vaut la peine.

Michèle demande à Marie-Françoise si elle veut se procurer le journal de bord du confinement pour nous l'envoyer avec son autre article.

Andrée propose de s'intéresser aussi au vieillissement dans d'autres cultures.

Fin de la réunion

Toutes mes excuses pour les fautes, les erreurs de compréhension, les contresens et les manques.

Merci pour l'intérêt de vos réunions, passionnantes.